

Des classes moyennes

Si la tertiarisation constitue le fait socio-économique le plus marquant de l'histoire luxembourgeoise du 20^e siècle, le phénomène le plus visible au niveau social est sans doute le développement massif de ce qu'il convient d'appeler les classes moyennes. Ce développement n'a rien d'une spécificité luxembourgeoise puisqu'il représente une, sinon la caractéristique des sociétés postindustrielles.

I. Le concept de "classes moyennes"

Classe(s) moyenne(s), vieille classe moyenne, nouvelle classe moyenne, petite bourgeoisie... les embûches dans l'application d'un concept sociologique en histoire sociale

Du début du 19^e siècle à nos jours, le concept de "classes moyennes" est utilisé tantôt par les chercheurs en sciences sociales (économistes, sociologues, historiens), tantôt par les hommes politiques. Parallèlement, une réflexion conceptuelle sur les classes moyennes a donné lieu à des essais brillants... et souvent partisans, ou à des études scientifiques rigoureuses⁽¹⁾. Fleurissent de ce fait nombre de définitions⁽²⁾. Mais leur caractère dispersé, voire idéologiquement partisan, n'est pas très satisfaisant pour

qui désire comprendre l'importance de ce fait social que constituent les classes moyennes dans les sociétés évoluées. Sans prétendre présenter un inventaire complet des définitions portant sur les classes moyennes, nous en exposerons quelques tendances et dans l'analyse et dans l'évolution de celles-ci. Ce sera donc par la description des différents types de définitions sur les classes moyennes que nous allons commencer notre contribution.

C'est en 1852 que Proudhon donne au terme de classe moyenne (singulier) une signification qui constitue à la fois la base et le point de départ des discussions conceptuelles sur les classes moyennes jusqu'à nos jours. D'après Proudhon, la classe moyenne "se com-

La société industrielle est basée plutôt sur une structure ternaire (bourgeoisie-classes moyennes-prolétariat) que binaire (bourgeoisie-prolétariat)

pose des entrepreneurs, boutiquiers, fabricants, cultivateurs, savants, artistes, etc., vivant, comme les prolétaires et à la différence des bourgeois, beaucoup plus de leurs produits personnels que de celui des capitaux, privilèges et propriétés, mais se distinguant du prolétariat en ce qu'ils travaillent, comme on dit vulgairement, à leur compte, qu'ils ont la responsabilité des pertes de leur état comme la jouissance exclusive des bénéfices, tandis que le prolétariat travaille à gage et moyennant salaire" (3).

Proudhon s'interroge donc sur ce qui sépare la classe moyenne de la bourgeoisie d'une part (jusqu'en 1850, les érudits incluaient la bourgeoisie dans le concept de classe moyenne (4)) et du prolétariat de l'autre. Pendant la seconde moitié du 19^e siècle l'emploi du terme classe moyenne va reposer de façon générale sur la référence proudhonienne. Comme Proudhon, Jaurès va distinguer trois classes dans la société, "le prolétariat, la classe moyenne, la classe capitaliste" (5). Soulignons que Jaurès range dans la classe moyenne des catégories socioprofessionnelles proches de celles qu'énumérait Proudhon en 1852.

L'idée que la société industrielle est basée plutôt sur une structure ternaire (bourgeoisie-classes moyennes-prolétariat) que binaire (bourgeoisie-prolétariat) est reprise et sérieusement approfondie par les études de Max Weber. En effet, Max Weber, en tant qu'auteur de la grande entreprise scientifique qu'a été l'ouvrage "Wirtschaft und Gesellschaft" (6), a joué un rôle de promoteur dans la recherche sociologique d'une part, et d'autre part, en proposant tout un appareil nouveau d'analyse sociale, il a défini une nouvelle démarche analytique de la classe moyenne. Sans entrer trop dans les détails, notons que la notion de classe moyenne est utilisée chez Max Weber au pluriel et que la même notion est basée sur deux concepts symbiotiques émanant de deux échelles hiérarchiques différentes ("Besitzklassen" et "Erwerbsklassen"). En effet, Max Weber introduit deux concepts sociologiques relatifs à la définition des classes moyennes: les "Mittelstandsklassen" (échelle hiérarchique des "Besitzklassen") et les "Mittelklassen" (échelle hiérarchique des "Erwerbsklassen").

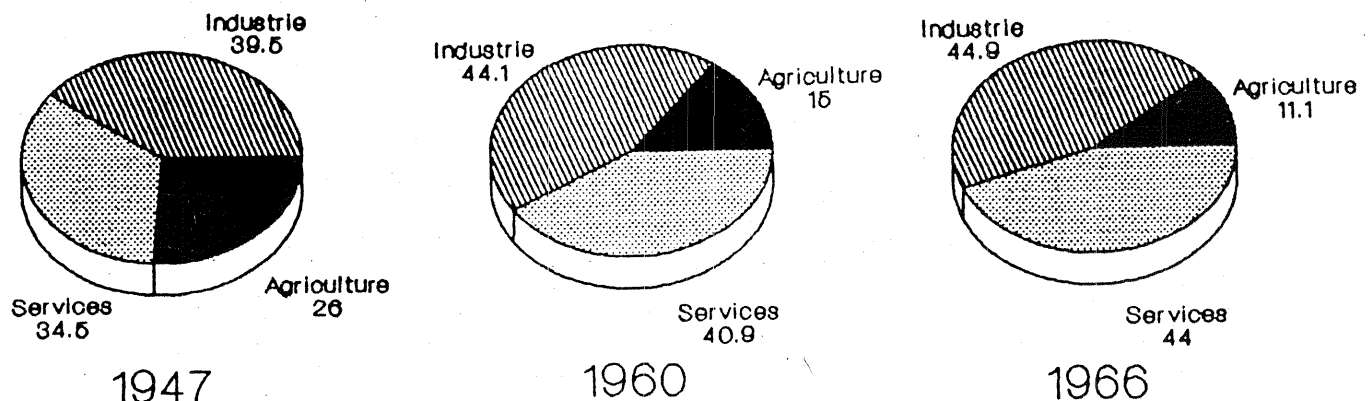
a) Les "Mittelstandsklassen" comprennent "die mit Besitz oder Erziehungsqualitäten ausgestatteten daraus ihren Erwerb ziehenden Schichten aller Art. Einige von ihnen können "Erwerbsklassen" sein (Un-

ternehmen mit wesentlich positiver, Proletariat mit negativer Privilegierung. Aber nicht alle (Bauern, Handwerker, Beamte) sind es" (7).

b) Les "Mittelklassen" sont constituées par les catégories socio-professionnelles des "Bauern und Handwerker. Ferner sehr oft: Beamte und Handwerker" (8).

Retenons que la combinaison des deux échelles hiérarchiques définies par Max Weber fournit un modèle analytique subtil. Se fondant sur la situation économique et sur le statut social et la qualification, le modèle webérien permet de rendre compte de la situation socio-économique de plus en plus complexe des classes moyennes au début du 20^e siècle. Car l'ampleur de l'industrialisation des sociétés européennes a provoqué d'abord l'émergence, puis l'expansion de catégories socio-professionnelles jusqu'à très minoritaires. C'est ainsi que l'industrialisation mais aussi le développement des services administratifs et financiers expliquent l'essor du secteur tertiaire et ceci dès la fin du 19^e siècle. Si Max Weber souligne déjà l'importance des "Beamte" et des "Angestellten" au sein des classes moyennes, il appartient à Theodor Geiger de conceptualiser l'appartenance des fonctionnaires et des employés à l'intérieur de ce qu'il appelle le "Mittelstand". Dans la "soziale Schichtung des deutschen Volkes" (9) que Geiger publie en 1932, la classe moyenne est subdivisée en deux catégories: le "Neuer" et le "Alter Mittelstand". Selon l'analyse de Pierre Ayçoberry (10), Geiger raffine pour l'étude du "Mittelstand" dans la subdivision. A l'intérieur de la vieille classe moyenne, "artisans et paysans, qui vivent dans une sphère familiale intégrant activité économique et vision du monde, s'opposent (aux) boutiquiers" (11). Analysant la nouvelle classe moyenne- constituée par les fonctionnaires, employés supérieurs, professions libérales - Geiger affirme que les membres de celle-ci découvrent qu'il n'y a plus de coïncidence entre l'univers personnel de la culture et un domaine bien circonscrit de fonctions économiques (12). Ecrit pendant la crise économique mondiale, publié à la veille de la prise de pouvoir par les nazis, l'ouvrage de Theodor Geiger n'est pas seulement une analyse fondamentale sur le rapport entre le nazisme et les classes moyennes, mais il reste jusqu'à l'heure actuelle l'étude de référence utilisée par tous ceux qui "veulent faire de l'histoire sociale véritable" (13).

Population active par secteur économique



Mais depuis la parution de la "soziale Schichtung", soixante ans se sont écoulés..., les sociétés industrielles d'avant-guerre se sont transformées par le biais de la tertiarisation en sociétés postindustrielles. Cette mutation socio-économique a profondément changé l'allure générale des classes moyennes. Aujourd'hui les classes moyennes sont plus complexes qu'au temps de Geiger, en particulier certains groupes sociaux se sont considérablement développés, comme les professions libérales, ou encore d'autres sont apparus avec l'expansion du capitalisme comme certaines catégories socio-professionnelles du secteur bancaire et de la fonction publique. Pour l'époque actuelle, retenons deux définitions, celle de l'historien américain Arno J. Mayer et celle du sociologue français P. Bourdieu. Pour Mayer ⁽¹⁴⁾ les classes moyennes (surtout la Lower Middle Class) "can be said to be composed of individuals (1) who earn their living by work that is not preeminently manual labor requiring steady physical exertion and that demands a minimum of alphabetization; (2) who by objective criteria (of income, wealth, education, residence etc.) are neither upper nor lower class; (3) who are singularly self-conscious about being neither one nor the other, but aspire upward; (4) who are inclined to be highly individualistic in their pursuit of upward mobility; (5) who consider private property to be sacrosanct; (6) who are glaringly susceptible to personal cooptation and patronage; (7) who are bent on protecting or improving the life chances of their children; (8) who ultimately and particularly in situations of stress are more fearful of sinking down or back into dishonorable trades or manual labor than eager to rise into the absolute middle class; and (9) coalesce for concerted political action only in such time of severe stress" ⁽¹⁵⁾.

Avec Pierre Bourdieu, nous nous éloignons de la stricte conceptualisation sur la notion de classe moyenne si l'on considère que l'introduction du terme petite bourgeoisie peut changer l'allure analytique du fait social que nous appelons classes moyennes. Nous illustrons l'approche conceptuelle de P. Bourdieu à l'aide de sa définition descriptive portant non sur la classe (petite-bourgeoisie) mais sur l'individu (petit-bourgeois):

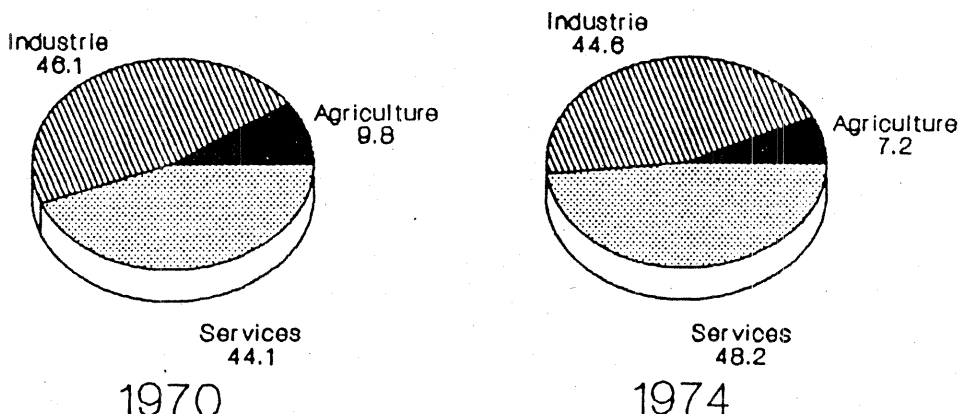
"Renonçant à la prolifération du prolétaire, qui se reproduit tel quel et en grand nombre, le petit bourgeois "choisit" la reproduction restreinte et sélective, souvent limitée à un produit unique, conçu

et façonné en fonction des attentes rigoureusement sélectives de la classe importatrice. Il se replie sur une famille étroitement unie, mais étroite et un peu oppressive. Ce n'est pas par hasard que l'adjectif petit ou tel de ses synonymes, toujours plus ou moins péjoratifs, peut être accolé à tout ce que dit, pense, fait, a ou est le petit bourgeois, à sa morale même, son point fort pourtant, stricte et rigoureuse, elle a quelque chose d'étroit et de contraint, de crispé et de susceptible, d'étriqué et de rigide à force de formalisme et de scrupule. Petits soucis, petits besoins, le petit-bourgeois est un bourgeois qui vit petitement. Son hexis corporelle même, où s'exprime toute sa relation objective au monde social, est d'un homme qui dit se faire petit pour passer la porte étroite qui donne accès à la bourgeoisie: à force d'être strict et sobre, discret et sévère, dans sa manière de s'habiller, mais aussi de parler - ce langage hypercorrect par excès de vigilance et de prudence -, dans ses gestes et dans tout son maintien, il manque toujours un peu de carrure, d'ampleur, de largeur et de largesse" ⁽¹⁶⁾.

Des concepts élaborés par Arno J. Mayer et Pierre Bourdieu, deux visions des classes moyennes se dégagent: l'une (celle de Mayer) qui saisit les éléments qualitatifs et quantitatifs sur lesquels repose la classe moyenne; l'autre (celle de Bourdieu) qui perçoit la petite bourgeoisie à travers un individu, - le petit-bourgeois-, définie par un comportement socio-économique et socio-culturel standard. La sociologie des classes moyennes élaborée par Bourdieu mérite d'ailleurs qu'on s'y attarde plus longuement. Bourdieu, comme Geiger auparavant, découpe la petite-bourgeoisie en trois catégories: petite bourgeoisie en déclin (artisans, petits commerçants), petite bourgeoisie d'exécution (employés de bureau, techniciens) et petite bourgeoisie nouvelle (cadres). Le modèle analytique proposé par Bourdieu se distingue des autres modèles exposés ci-dessus par deux aspects: d'abord Bourdieu privilégie dans son analyse la dimension culturelle des classes moyennes; enfin il préfère l'application du concept de "petite-bourgeoisie" à la notion de "classe(s) moyenne(s)". Simple variante linguistique ou prise de position conceptuelle sur toile de fond idéologique? La complexité de la sociologie de Bourdieu ne nous permet pas d'avancer une affirmation quelque peu acceptable intellectuellement. Mais notons que les érudits marxistes qui avaient et ont toujours le plus grand mal à accepter le concept de classes moyennes préférèrent rem-

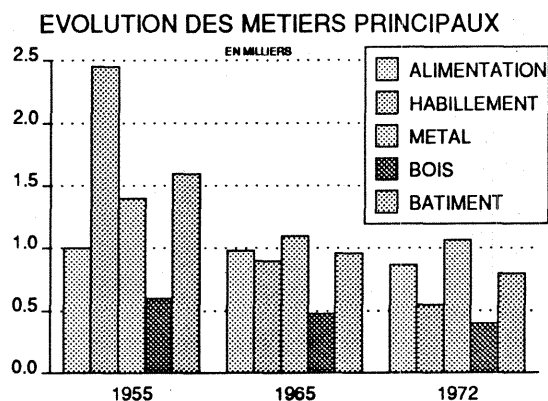
"Petits soucis, petits besoins, le petit-bourgeois est un bourgeois qui vit petitement." (Bourdieu)

Graphiques I



Graphique IIa

ARTISANAT



placer ce "non-concept" propre à la sociologie bourgeoise par le terme de petite bourgeoisie. Dans "La

petite bourgeoisie en France", les sociologues Baudelot, Establet et Malemort proposent la définition marxiste selon laquelle "est petit bourgeois tout groupe social qui doit à la place qu'il occupe dans les rapports de production de bénéficier sous une forme juridique quelconque (bénéfice commercial, honoraire, "salaire", traitement) d'une part de la plus-value extorquée par les capitalistes aux prolétaires" (17).

Compte tenu du débat souvent partisan qui a lieu depuis un siècle et demi sur la conceptualisation d'un fait social nommé "classe(s) moyenne(s)"; compte tenu aussi du fait que le terme même n'est pas accepté par toutes les écoles sociologiques, il paraît difficile sinon impossible de conclure. Mais plutôt que de tirer des conclusions arbitraires mieux vaut appliquer ce concept (ou non-concept?) aussi imparfait (et discutable) qu'il soit, dans une étude sociographique ayant comme cadre la société luxembourgeoise.

II. Les classes moyennes dans la société luxembourgeoise (18)

Depuis la révolution industrielle, la société luxembourgeoise a subi de profonds changements. Comme dans tous les pays, l'industrialisation s'est accompagnée d'une refonte totale des structures socio-économiques (voir graphique I). De 1880 à 1960 le secteur secondaire dépasse l'agriculture dont la part ne cesse de décroître. Soulignons d'autre part que pendant la même phase le secteur secondaire s'accroît d'abord rapidement avant qu'il ne progresse plus que lentement, pour connaître vers 1960 son point de saturation. A partir des années 1960, la structure socio-économique se modifie de nouveau sous l'effet d'une véritable explosion du secteur tertiaire. Si l'émergence du secteur tertiaire peut s'observer dès l'entre-deux-guerres, il convient toutefois de souligner que c'est surtout l'émergence dynamique du secteur bancaire qui à partir des années soixante est à l'origine de la tertiarisation définitive de la société luxembourgeoise. Tels sont les traits socio-économiques les plus caractéristiques de la société luxembourgeoise dans laquelle ont parallèlement évolué les classes moyennes (19).

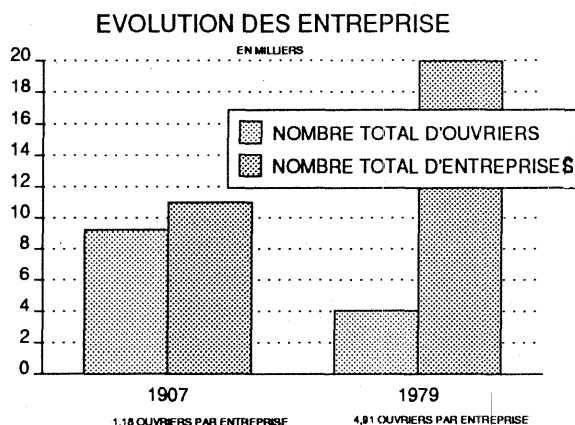
Or comment peut-on saisir l'évolution des classes moyennes! Notre approche se veut sociographique, c.à.d. essentiellement statistique. Comme pour nos contributions consacrées à la société luxembour-

geoise du 20e siècle (20), nous nous basons principalement sur la documentation statistique publiée par les services du Statec (21). Or, munis de cet a priori scientifique - l'étude des classes moyennes par une représentation statistique - nous nous sommes rapidement rendus compte que les classifications économiques et socio-professionnelles utilisées par les statisticiens ne nous permettent pas d'entamer une étude socio-historique détaillée (encore moins complète) sur le phénomène des classes moyennes au Luxembourg. Notre expérience investigatrice nous permet désormais d'apprécier le bien-fondé de la réflexion de Serge Berstein. Selon l'historien français "la prise en compte des catégories socio-professionnelles (de l'INSEE) permet de constater que la majorité de la population (française) est formée de groupes qui ne peuvent être classés dans les tiroirs traditionnels qu'au prix de raisonnements spéculatifs qui paraissent souvent spécieux" (22). Ajoutons d'autre part que notre approche sociographique est mise à rude épreuve par l'évolution de la taxinomie et de la classification économique ou socio-professionnelle. Ainsi, il est important d'observer que les statistiques établies pendant la première moitié du 20e siècle regroupent les activités "commerce et transports" en une seule catégorie (branche). En 1960, cette branche d'activité économique sera remplacée par deux nouvelles catégories: - Commerce, banques, assurances, affaires immobilières, et - Transports, entrepôts et communications. A côté des remarques alléguées ci dessus, nous pouvons ajouter les lacunes statistiques particulièrement béantes pour la phase avant la seconde guerre mondiale.

Foisonnement vertigineux de concepts, documentation statistique lacunaire... dès lors ne convient-il pas de nous borner à décrire quelques mutations socio-économiques majeures affectant les classes moyennes en nous basant sur quelques groupes socio-professionnels que nous sommes capables d'étudier statistiquement?

Ces quelques réflexions nous amènent à proposer une étude basée sur quatre catégories socio-professionnelles dont l'appartenance aux classes moyennes

ARTISANAT



Graphique IIb

n'est guère contestée par les érudits. Les voici: les artisans, les commerçants, les employés (classe moyenne salariée) et les professions libérales⁽²⁴⁾.

En ce qui concerne l'évolution de l'artisanat au cours des dernières cent années, nous constatons que l'entreprise artisanale a pu garder durant la première moitié du 20^e siècle un caractère nettement familial (voir graphiques IIa et IIb). Quant au nombre des entreprises, il se chiffrait en 1938 à 7773 unités pour passer en 1972 à 4259 unités. Par contre, nous constatons pour la même période une augmentation quasi continue du nombre d'ouvriers employés dans le secteur de l'artisanat. L'artisanat devient donc l'objet d'importantes modifications internes: a) le nombre des artisans indépendants diminue et la taille des entreprises augmente; b) certains métiers ancestraux (habillement, alimentation) sont en perte de vitesse. De même que l'artisanat, le commerce a subi depuis 1950 de profonds changements structurels. Ceux-ci se sont traduits par un mouvement de concentration des entreprises et par l'apparition de nouveaux types de magasins: libre-services, supermarchés etc. Quelle conclusion essentielle peut-on dégager de cette description relative au monde de l'atelier et de la boutique? S'il existe une couche sociale parmi les classes moyennes qui semble être la victime de la croissance économique de l'après-guerre, c'est bel et bien celle des petits patrons (secteurs artisanal et commercial confondus). Constituant le pilier socio-économique de ce que Geiger appelle le "Alter Mittelstand", la couche sociale des petits patrons perd de plus en plus de son importance au sein de la société luxembourgeoise, voire même à l'intérieur de la classe moyenne.

En revanche, le trait le plus caractéristique et de la société et des classes moyennes luxembourgeoises est l'expansion impressionnante de la classe moyenne salariée que Geiger nomme le "Neuer Mittelstand" (voir graphiques IIIa et IIIb). Avant la seconde guerre mondiale la classe moyenne salariée comprenait surtout les employés de commerce, les représentants, les fonctionnaires et les employés de bureau. Or, depuis le début des années soixante, la révolution du tertiaire en général et l'émergence dynamique du secteur bancaire en particulier font que la classe moyenne salariée devient le deuxième groupe professionnel en nombre après les ouvriers et la catégorie la mieux représentée des classes moyennes. Entre 1907 et 1970, le nombre des fonctionnaires et employés passe de 5500 à 45000 (+718%). Dans le secteur public le nombre des fonctionnaires passe ainsi de 4774 unités en 1938 à 8784 unités en 1972. A côté du développement du secteur public, l'expansion dynamique du secteur bancaire depuis 1960 est d'autant plus impressionnante. Entre 1960 et 1980 le nombre des employés du secteur bancaire est passé de 1321 à 7600 personnes. Sans doute la classe moyenne salariée n'a pas seulement connu un essor quantitatif pendant les dernières quarante années, mais elle a su profiter matériellement des années de croissance. C'est vers le milieu des années soixante que commence pour la société luxembourgeoise l'ère du bien-être matériel. Si l'augmentation généralisée du pouvoir d'achat ne se limite pas à la

seule classe moyenne salariée, l'étude des budgets familiaux nous permet d'évaluer le pouvoir d'achat des "cols blancs" par rapport à celui des ouvriers⁽²⁵⁾. Dans son enquête sur les budgets familiaux des cols blancs de 1963, l'économiste Raymond Kirsch a montré que "le modèle de consommation des cols blancs diffère parfois sensiblement de celui des ouvriers". Selon Kirsch, les employés et fonctionnaires dépensent une part proportionnellement plus élevée de leur revenu pour les soins personnels et sanitaires (cols blancs 3,3%; ouvriers 2,9%), les transports et communications (cols blancs 11,6%; ouvriers 9,4%) et les loisirs (cols blancs 7,8%; ouvriers 6,7%)⁽²⁶⁾. Pour l'économiste luxembourgeois "cette particularité s'explique à la fois par le niveau de revenu souvent plus élevé et surtout par des conditions de travail et un genre de vie différents"⁽²⁷⁾.

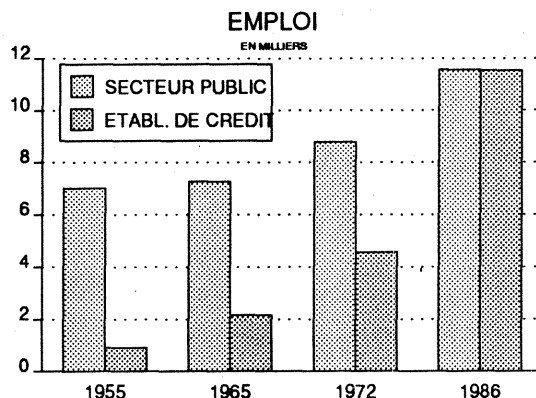
Pour important qu'elles fussent, les différences quantitative et qualitative des deux modèles de consommation (cols blancs-ouvriers) s'amenuisent entre 1963 et 1977. Bien qu'une grande diversité des revenus persiste jusqu'à nos jours, une certaine uniformisation des modes de vie peut être remarquée depuis le début des années 1970. Cette évolution socio-culturelle se traduit par l'accès des classes moyennes (surtout les cols blancs) et d'une partie de la classe ouvrière (catégorie des ouvriers qualifiés des grandes entreprises) aux nouvelles consommations, tels l'automobile, le logement, l'équipement électro-ménager etc.

Mais l'évaluation statistique du phénomène de l'uniformisation des modes de vie constitue une donnée sociographique insuffisante, car seul l'objet (maison, voiture etc.) en tant qu'unité numérique est pris en compte et non la qualité intrinsèque de l'objet de consommation. Car au-delà de l'existence réelle d'une certaine uniformisation des modes de vie se dégage un effort obstiné, surtout de la part de la classe moyenne salariée, pour se distinguer par la qualité du mode de vie. Avec son salaire généralement plus élevé que celui de l'ouvrier, le col blanc s'efforce de mener un mode de vie calqué sur celui des professions libérales. Les ambitions, voire les désirs matériels de la classe moyenne salariée, se traduisent par l'acquisition "d'objets à statut" qui marquent concrètement la promotion sociale: l'acquisition d'une voiture "à statut", voire d'une deuxième voiture, la possession d'un "bungalow" en quartier résidentiel, la possibilité de partir aux sports d'hiver etc. De ce fait, les cols blancs considèrent (plus qu'une autre catégorie socio-professionnelle) la consommation comme "l'aune à laquelle se mesure le statut social"⁽²⁸⁾.

Or, la poursuite du bonheur par la consommation est déterminée par la réussite professionnelle, qui elle, à son tour, rend envisageable la promotion sociale. Posée en ces termes, la stratégie de l'ascension sociale déployée par la classe moyenne salariée (surtout les cols blancs) se joue à deux niveaux: a) le niveau familial; b) le niveau de l'éducation. Dès l'entre-deux-guerres, les mutations démographiques dans la société luxembourgeoise se traduisent entre autres par la généralisation des "familles nucléaires". L'expansion

Le col blanc s'efforce de mener un mode de vie calqué sur celui des professions libérales.

SECTEUR TERTIAIRE



Graphique IIIa

sion de la famille nucléaire est certes générale, mais pas uniforme pour autant; c'est ainsi qu'elle est plus affirmée dans les classes moyennes que dans le monde ouvrier ou rural. On ne s'étonnera donc pas que la diminution de la taille de la famille répond à une stratégie économique et sociale largement présente dans les classes moyennes: celle a) de préserver le niveau de vie récemment acquis, b) celle d'envisager une promotion sociale pour les enfants par le biais de la réussite scolaire.

La confiance, voire même la croyance des classes moyennes en la sanction du diplôme peut être prouvée par l'étude portant sur l'origine sociale des élèves de l'enseignement secondaire et supérieur (29). Cette étude nous apprend qu'au début des années 1970, le pourcentage des enfants de fonctionnaires et des enfants issus du milieu des professions libérales augmente de l'enseignement professionnel (cols blancs 11,99%; professions libérales 2,23%) à l'enseignement supérieur (cols blancs 32,99%; professions libérales 8,8%) en passant par l'enseignement secondaire (cols blancs 26,48%; professions libérales 4,65%). On peut donc souligner que les classes moyennes en général-, et la classe moyenne salariée ainsi que les professions libérales en particulier, utilisent "l'école" (système scolaire) comme instrument d'ascension sociale; ce qui amène Raymond Kirsch

à définir "l'école" comme "vecteur d'ascension sociale pour les classes moyennes et populaires" (30). Mais on peut remarquer également que de plus en plus de fils d'ouvriers et d'agriculteurs envisagent une carrière de col blanc et essaient d'accéder par la voie de la formation scolaire à la classe moyenne salariée. Par contre, la promotion sociale à l'intérieur de la classe moyenne salariée se réalise généralement par l'obtention d'un diplôme universitaire qui ouvre l'accès aux strates les plus élevées de ces mêmes classes moyennes - celles des "cadres supérieurs" (carrière supérieure dans la fonction publique, fonctions dirigeantes dans le secteur privé). Notons toutefois qu'à l'intérieur de ces catégories les chutes de prestige social ne sont pas rares, en particulier dans la fonction publique. Par contre, les cadres supérieurs du secteur privé ont su renforcer l'image de leurs professions à statut, ce qui leur permet de rivaliser de plus en plus avec la strate la plus élevée des classes moyennes - celle des professions libérales.

Sans entrer dans les détails, signalons que les professions libérales (de même que les cadres supérieurs du secteur privé) se sont développées en nombre (1965: 754; 1986: 1824) sans que leur prestige professionnel s'en trouve amenuisé. La tactique de la sélection professionnelle, du corporatisme et du privilège y est certainement pour quelque chose. Avec les professions libérales est atteinte non seulement la pointe pyramidale des classes moyennes, mais on approche d'un univers social situé en dehors des classes moyennes, c'est-à-dire celui de la "classe dirigeante" (constituée par quelques dynasties bourgeoises ayant fait fortune dans la sidérurgie et par les dirigeants des grandes sociétés bancaires et financières). Terminons notre description socio-historique des classes moyennes en soulignant qu'aussi bien la classe dirigeante que la strate sociale des professions libérales symbolisent le mieux les ambitions de la classe moyenne et constituent par là les groupes sociaux à imiter.

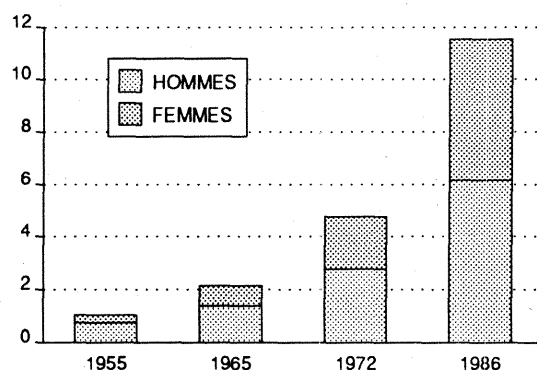
Notre description sociographique révèle ainsi une société luxembourgeoise où, depuis le milieu des années 1950, les chances de promotion sociale semblent être mieux assurées. Pour la première fois se développe, en son centre, un univers social - les classes moyennes qui "indépendamment du mouvement des périphéries, trouvent leur élan en elles-mêmes" (31).

Malgré l'importance de ces bouleversements pour la société luxembourgeoise, il ne faut quand même pas perdre de vue que notre étude fait ressortir des structures et des tendances socio-économiques propres à toutes les classes moyennes évoluant dans les sociétés postindustrielles. Peut-on conclure par là que "nos classes moyennes" ne possèdent aucune caractéristique socio-économique spécifiquement luxembourgeoise? Les classes moyennes luxembourgeoises se caractérisent moins par l'originalité de leur structure que par le rôle déterminant qu'elles jouent à l'intérieur de la société luxembourgeoise.

Claude Wey

EMPLOI DANS LES ETABL. DE CRED.

EN MILLIERS



Graphique IIIb

NOTES

- (1) Voir à ce sujet H.-G. Haupt (éd.), "Bourgeois und Volk zugleich", Frankfurt, 1978; et M. Fischer, *Mittelklasse als politischer Begriff in Frankreich seit der Revolution*, Göttingen, 1974
- (2) Voir surtout Léo Moulin / Luc Aertz, *Die Mittelklassen. Versuch einer kritischen Bibliographie über einen Begriff*, in "Bourgeois und Volk zugleich", op.cit.
- (3) Proudhon, *La révolution sociale démontrée par le coup d'Etat*, pp. 124-125. Cet extrait a été cité par Adeline Daumard dans son livre intitulé: "Les bourgeois et la bourgeoisie en France", Aubier, 1987, p. 46
- (4) Adeline Daumard, op.cit., p. 45
- (5) J. Jaurès, *Les classes sociales*, in *Dépêche de Toulouse*, 3 mars 1889, extrait cité par Adeline Daumard, op.cit., p. 51
- (6) Max Weber, *Wirtschaft und Gesellschaft*, (5e éd.), Tübingen, 1985
- (7) Max Weber, op.cit., p. 178
- (8) Ibidem, p. 179
- (9) Theodor Geiger, *Die soziale Schichtung des deutschen Volkes*, Stuttgart, 1932
- (10) Pierre Ayçoberry, *La question nazie*, éditions du Seuil, 1979. Voir surtout le cinquième chapitre intitulé: "Les classes moyennes, remords de la gauche", pp. 103-125
- (11) Ibidem, p. 105
- (12) Ibidem, p. 105
- (13) Ibidem, p. 104
- (14) Arno J. Mayer est professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Princeton. Cet éminent spécialiste en histoire sociale est d'origine luxembourgeoise.
- (15) Arno J. Mayer, *The Lower Middle Class as Historical Problem: Journal of Modern History* 47, 1975; extrait dans H.-G. Haupt, op. cit., p. 17
- (16) Pierre Bourdieu, *La distinction*, les éditions de minuit, Paris, 1979, p. 390
- (17) C. Baudelot/R. Establet/J. Malemort, *La petite bourgeoisie en France*, Paris, 1974
- (18) Pour les problèmes de méthodologie et d'analyses statistiques et sociologiques, nous nous sommes basés surtout sur les travaux de recherches des historiens suivants: Serge Berstein, Yves Lequin, Jean-Pierre Rioux.
- Sur la société luxembourgeoise, voir surtout:
- André Heiderscheid, *Aspects de sociologie religieuse du diocèse de Luxembourg*, T.1: *L'Infrastructure de la Société religieuse*. La Société nationale, 1961;
- Carlo Hemmer, *L'économie du Grand-Duché de Luxembourg*. T.1: *Les conditions naturelles et sociales*. La production primaire, 1948; T.2: *La production secondaire: L'industrie sidérurgique*, 1953;

- Raymond Kirsch, *La croissance de l'économie luxembourgeoise*, 1971;
- Gilbert Trausch, *Le Luxembourg à l'époque contemporaine (du partage de 1839 à nos jours)*, 1975
- (19) Sur les classes moyennes au Luxembourg, voir surtout:
- Jérôme Anders, *La classe moyenne au Luxembourg*, in *d'Letzburger Land*, 1966 (Numéros 40 à 43);
- Raymond Kirsch, *La révolution tertiaire et la montée des "cols blancs" au Luxembourg*, in *Chambre des Employés privés*. Cinquantième anniversaire, pp. 197-218;
- Jean Langers, *Entwicklung der sozialen Klassen und Schichten zwischen 1960 und 1981*, in *Argumenter, cahiers du centre Jean Kill*, janvier 1984, No. 4, pp. 25-40;
- Gilbert Trausch, *Le Luxembourg*..., op.cit., pp. 209-210;
- voir note no. 24
- (20) Claude Wey, *La société luxembourgeoise 1930-1937*, in *forum*, juillet-août 1987, no. 97, pp. 13-16,
- id., *La société luxembourgeoise 1944-1974*, in *forum*, mai 1988, no. 103, pp. 15-18
- (21) - *Annuaire statistique rétrospectif du Luxembourg*, 1973, Statec, Luxembourg
- *Annuaire statistique*, 1987/88, Statec, Luxembourg
- (22) Serge Berstein, *La France de l'expansion*, I. *La République gaullienne 1958-1969*, 1989, p. 207
- (23) Sur la nomenclature des catégories socioprofessionnelles, voir surtout Alain Desrosières/ Laurent Thévenot, *Les catégories socioprofessionnelles*, Paris, 1988
- (24) Dans notre étude sociographique, nous reprenons en partie le matériel statistique que nous avons utilisé dans les deux publications suivantes:
- *De l'Etat à la Nation 1839-1989*. Catalogue de l'exposition organisée à l'occasion du 150e anniversaire de l'Indépendance du Grand-Duché de Luxembourg, 1989, pp. 161-162;
- *Esch-sur-Alzette. Du village à la ville industrielle*. Catalogue de l'exposition organisée par la Ville d'Esch-sur-Alzette à l'occasion du 150e anniversaire de l'Indépendance du Grand-Duché de Luxembourg, 1989, pp. 66-67
- (25) Voir à ce sujet, Raymond Kirsch, *La révolution tertiaire*..., op. cit. pp. 215-216
- (26) ibidem, p. 216 (Statistiques tirées du tableau No. 11, "Structure de la consommation. Répartition en % des dépenses annuelles par ménage 1963/64. (Ouvriers/Employés et fonctionnaires)")
- (27) Ibidem, p. 216
- (28) L'expression est de l'historien Serge Berstein
- (29) Fernand Fehlen, *Bildungsexplosion und Reformboom*, in *forum*, mai 1988, no. 103, pp. 19-25
- (30) Raymond Kirsch, *La révolution tertiaire*..., op. cit., p. 214
- (31) La formule est de l'historien Yves Lequin

Die Photos Seite 15 und Seite 23 sind entnommen aus: C.Eilerich, H.O. Hemmer (Hg.), *Die neue Mehrheit: Angestellte*, Berlin, Bonn 1988

